Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 14 (1893)
Heft: 4

Artikel: Exploration de la Djouba par le commandant F. G. Dundas
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-134584

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dans ce monde, *le dernier retrouvé.* Comme le dit M. le professeur Swing :

« On est heureux de penser que l'Afrique dont le sang coule par tous les pores, attirera l'attention d'hommes cultivés de tous les pays civilisés. Il y aura beaucoup de sages paroles de personnes qui ont vécu dans le pays dont elles parleront. Nous désirons que l'Afrique se relève, et nous plaiderons sa cause avec l'éloquence que nous inspireront les siècles d'amertume qu'elle a traversés. »

Nous sympathisons de tout notre cœur avec ces désirs et ces résolutions, et souhaitons que les vœux qui seront exprimés se traduisent par des actes dont les effets deviennent durables et permanents.

EXPLORATION DE LA DJOUBA PAR LE COMMANDANT F. G. DUNDAS

La livraison de mars du *Scottish Geographical Magazine* nous apporte l'exposé que le commandant Dundas a fait de son exploration aux Sociétés d'Edimbourg et de Glascow. Malheureusement, nous ne pouvons donner qu'un résumé très sommaire de cette reconnaissance, la première depuis la tentative du baron de Decken en 1865. L'Imperial British East African Company attachait une grande importance à l'étude de ce fleuve qui, d'après la convention anglo-italienne, forme la limite entre la sphère d'influence de la Grande-Bretagne et de l'Italie dans cette région. Le vapeur le *Kénia* équipé à cet effet était armé de deux canons Maxim-Nordenfeld nouveau modèle, qui devaient inspirer le respect aux Somalis dont la Djouba traverse le territoire. Une fois la barre franchie, le steamer trouva un fleuve majestueux de 230 mètres de large. A 4 kilom. de l'embouchure, le village de Gobwen est habité par les Kiroboto, natifs de Mascate, et par quelques soldats du sultan de Zanzibar, occupant les deux vieux forts, presque en ruine, construits autrefois par les Arabes. Il pourrait facilement être mis en communication avec Kismayou par un tramway qui amènerait dans ce port les produits de l'intérieur. Dundas dut y stationner 15 jours à attendre la réponse à une lettre adressée au sultan des Somalis-Ogaden, Mourgan Ousouf, résidant à Ouffmadou, à six journées de la côte. Cette permission obtenue, le vapeur put poursuivre sa marche jusqu'aux villages du Hadjowen et Hadjoualla, de 900 habitants chacun, les deux seuls grands village Somali jusqu'à Mounsoor à 576 kilom. et à Bardera à 620 kilom. de l'embouchure. Beaucoup de femmes esclaves gallas sont mêlées aux Somalis très noirs d'avec lesquelles elles se distinguent par une couleur plus claire.

Dans cette partie de son cours, le fleuve forme une quantité de méandres très rapprochés les uns des autres ; il traverse des territoires très boisés, dans les clairières desquels s'apercevaient des indigènes de la tribu des Waboni qui vivent essentiellement de chasse; leurs armes sont l'arc et les flèches. Le 25 juillet, l'expédition atteignait le district de Goosha dont la population, il y a 30 ou 40 ans, n'était composée que d'esclaves fugitifs. Les terres sont bien cultivées, et le nombre des habitants s'est considérablement accru. Là où n'existaient que quelques villages, se trouvent actuellement des villes nombreuses, d'une centaine de milles carrés, et comptant de 600 à 1000 habitants. En amont de la partie du fleuve partagée en deux bras par l'île sur laquelle s'élève le village de Matakou, il a encore 110 m. de large. Le Sultan de Goosha, Nasibou Mponda, qui réside à Toulylé, se présenta, lui et tout son peuple, comme ami des Européens. Les villages sont nombreux, bien peuplés; tous les terrains le long des rives sont plus ou moins cultivés, et souvent à plusieurs kilomètres à l'intérieur. En revanche, le bois y est rare; le pays est plat et très propre à l'agriculture. Des centaines de natifs étaient occupés dans les champs; n'ayant jamais vu de blancs, ils accouraient vers la rive pour satisfaire leur curiosité.

A 160 kilom. de l'embouchure, se trouve le village de Bilo, au-delà duquel une forêt impénétrable s'étend des deux côtés du fleuve. Dans cette partie de son cours, il se divise, et de la rive droite se détache un bras qui court au S.-O. Dundas pense que ce doit être le Chery qui se jette dans l'Océan Indien à Port Durnford, entre Kismayou et Lamou. Au reste, il est si étroit qu'en certains endroits les branches des arbres des deux rives le recouvrent presque ; il eût été impossible au *Kénia* de l'explorer. Le village de Mfoudo, en amont est une des dernières stations d'esclaves fugitifs. Les environs en sont très giboyeux ; les autruches y abondent. Au-delà se trouve la forêt vierge, et pendant cinq jours l'expédition remonta le fleuve sans apercevoir aucune trace de vie humaine, jusqu'au village de Kabolé, peuplé de Somalis, de Gallas, de Souahelis, de Kabyles et de Waboni. Dundas y constata une crue subite du fleuve; en une nuit, il monta de 8 pouces. Des observations qu'il fit et des renseignements qu'il recueillit, il ressort que dans les mois d'août et de septembre, l'eau s'élève tout à coup pendant 8 ou 10 jours, puis décroît avec la même rapidité. Deux fois pendant son exploration, Dundas constata ce phénomène. Comme il ne plut pas dans le pays qu'il traversait, il faut admettre, comme le disaient les indigènes, que ces crues sont dues à des chutes de pluie à l'intérieur du continent. Généralement les eaux sont

hautes de juillet à octobre ; elles décroissent rapidement en novembre ; en décembre et janvier elles sont très basses ; puis remontent de février jusqu'en avril, après quoi elles baissent de nouveau jusqu'en juillet.

A partir d'Anoleh, sous le 2° lat. N., les rives changent de caractère, elles deviennent rocheuses ; des deux côtés s'élève à quelque distance un plateau de 60^{m} d'altitude. Arrivé à Mounsoor, village somali, Dundas apprit que le cheik de Bardera lui faisait dire de ne pas remonter le fleuve plus avant s'il ne voulait pas être tué; que le seul Européen qui était venu autrefois à Bardera avait été mis à mort et que le même sort lui était réservé. A quoi Dundas répondit qu'il allait à Bardera et comptait devenir l'ami du cheik.

Lorsqu'il arriva devant la ville, le 10 août, toute la rive était couverte de Somalis, brandissant leurs lances. L'équipage épouvanté demandait au commandant de redescendre le fleuve. Dundas fit diriger le steamer vers la rive opposée à celle sur laquelle la ville est bâtie. Ici la Djouba a 65 mètres de large. Une tentative d'attaque contre le steamer eut lieu pendant la nuit ; mais des fusées tirées à propos étonnèrent tellement les natifs qu'ils y renoncèrent, et le lendemain matin, Dundas se rendit à terre avec son interprète qui expliqua au chef que l'expédition ne comptait faire aucun mal à ses gens, qu'elle désirait seulement conclure amitié avec lui, et qu'elle demandait l'Aman (la paix).

Au bout de quelques jours, Dundas et le chef étaient de bons amis ; le commandant anglais obtint l'autorisation de remonter jusqu'aux rapides à 40 kilom. en amont.

La ville de Bardera est ancienne, elle a encore des restes d'une muraille qui l'entourait; elle a environ 1200 habitants, ses huttes sont grandes et propres. Il y a peu de cultures autour de la ville ; les indigènes vivent essentiellement des produits de leurs bestiaux et de leurs moutons. La grande route des caravanes du pays de Baran traverse le fleuve à Bardera ; on y apporte de l'ivoire et des peaux qui s'écoulent vers Brava et les ports septentrionaux.

Ayant pris à bord le cheik en second et deux autres chefs, Dundas remonta le fleuve dans la direction des rapides. Dans cette partie de son cours, la Djouba coule entre des rives rocheuses de 100 à 130 m. de hauteur. Dans la région des rapides, le lit du fleuve est rempli d'une masse de rochers. Le *Guelph,* le navire du baron de Decken, est encore là couché sur le côté; deux arbres croissent le long de ses flancs. Dundas essaya de faire remonter un petit bateau dans un des bras du fleuve, mais il dut bien vite en constater l'impossibilité; un des chefs somalis

lui dit qu'à 4 heures de marche en amont, le fleuve tombe sur un banc de rocher, et que si, à l'époque des hautes eaux, un vapeur réussissait à remonter les rapides, il serait en tous cas arrêté par cette cataracte. Les rapides sont situés par 2° 34' 45" lat. N., à 650 kilom. de l'embouchure de la Djouba qui, sur tout ce parcours, ne reçoit point d'affluents.

Le retour à Bardera et à la côte dut être hâté à cause de la baisse des eaux. Quoique l'expédition n'ait pas pu pousser au-delà des rapides, les conséquences en seront néanmoins avantageuses pour l'Imperial British East african Company, qui entrera facilement en rapport avec les pays de l'intérieur producteurs de coton, de tabac, de céréales, sans parler de l'ivoire qu'en apportent les caravanes.

BIBLIOGRAPHIE [1]

Ludwig Ritter von Höhnel. Zum Rudolf-See und Stephanie-See. Die Forschungsreise des Grafen S. Teleki in Ost-Aequatorial Afrika, 1887-1888. Wien (Alfred Hölder), 1892, in-8°, 170 illust., 2 Karten. Voilà un nouveau livre de voyages en Afrique, beau par le fond et par la forme, richement illustré, digne d'être mis en parallèle avec les plus remarquables œuvres de ce genre que compte la littérature allemande. L'auteur était le compagnon du comte Teleki dans le voyage qu'il accomplit en 1887 et 1888 aux lacs Rodolphe et Stéphanie. Les résultats d'ordre purement scientifique en avaient déjà été livrés à la publicité par des publications périodiques, mais le récit destiné au grand public manquait. Nous ne pouvons que féliciter M. de Höhnel de l'avoir publié et surtout de l'avoir fait avec une richesse de détails, un luxe de cartes et d'illustrations qui en rendent la lecture attrayante et très instructive.

On sait que l'expédition, partie en mars 1887 de la côte orientale d'Afrique, se dirigea tout d'abord vers le Kilima-Ndjaro et s'arrêta, pour faire les préparatifs de l'ascension de la superbe montagne, à Taveta, qui tend, comme l'a dit un écrivain, à devenir une sorte de Chamounix, car c'est la station que plusieurs des gravisseurs du Kilima-Ndjaro ont prise comme point de départ. Moins heureux que M. Meyer, le comte Teleki n'a pu escalader la cime suprême du géant africain, il a dû s'arrêter à la limite des neiges. L'expédition s'achemina ensuite vers le nord, livra de violents combats contre les Masaï du pays de Kikouyou et parvint, en

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*